

Sandra Brewster, Works from series: Smith, Blur; Video: Walk on by. Optica, un centre d'art contemporain, Montréal (16.02.2021 — 03.04.2021)

Sandra Brewster, Works from series: Smith, Blur; Video: Walk on by

Érika Nimis

Number 117, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96287ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nimis, É. (2021). Review of [Sandra Brewster, Works from series: Smith, Blur; Video: Walk on by. Optica, un centre d'art contemporain, Montréal (16.02.2021 — 03.04.2021) / Sandra Brewster, Works from series: Smith, Blur; Video: Walk on by]. *Ciel variable*, (117), 77–79.

and tight shots in each picture contribute, along with their pictorial proclivities, to this impression of being enveloped. It is similar for the omnipresent – almost modernistic – geometry of shapes insistently underlined by the horizontal lines of the sink, the counter, and the trophy shelf, with the symmetrical planes of the furnishings making a sort of controlled, reassuring space.

In this way, Bellavance reveals another aspect of the threadbare setting – that of a well-scrubbed, orderly place, adorned with scrupulously preserved artefacts, attesting to the users' propensity to "care for," to sublimate the marks of time. By seeking to embody this desire for lastingness behind the signs of disintegration, Bellavance has stuck close to her subject of investigation by deciding on a form of magnification. It is a decision that bears fruit, executed through meticulous formal work based on a honed concern with detail and narrative construction.

The images are hung to great effect that does them full justice. This compelling spatial arrangement truly gives meaning and body to Bellavance's intention. Large-format photographs line the walls, opening a dialogue among everyday things, religious objects, and the minimalist areas of the church basement. Interspersed are a candelabra, a spoon, a pencil holder, a hanger, trophies, a still life of dried flowers, a model of the church, a reliquary box, carefully wrapped figures from a creche scene, and a tabernacle covered with a finely embroidered white veil. Captured in isolation, in tight



Les personnages ; La cuisine, 2020, 97 × 145 cm

framings, these objects are captivating for the weight of their emotion and enigma. Above all, they reveal a place intended at once for ritual, contemplation, recreation, socialization, and expertise within a community determined to keep up a sense of belonging, even a breeding ground for identity.

Bellavance skilfully creates a balance between obsolescence and fulfilment, between loss and persistence. By infiltrating herself into the very flesh of things, she allows us to discover the marks of resistance induced by these traces of lives lived. At a time when we are pondering the fate of our patrimonial and religious architecture, *Le goût de la durée* sensitively and poetically provokes reflection on our relationship with history and memory, with a heritage just below the surface. *Translated by Käthe Roth*

Mona Hakim is a historian, art critic, and curator. Her research delves into various issues related to contemporary and current photographic practices. Her recent writings have appeared in the monographs Bertrand Carrière: Solstice (2020) and Isabelle Hayeur (2020). As a curator, she has organized more than twenty exhibitions.

Sandra Brewster

Works from series:

Smith, Blur; Video: Walk on by
Optica, un centre d'art
contemporain, Montréal

16.02.2021 — 03.04.2021

Au sortir de longs mois d'abstinence forcée, quel plaisir de renouer avec les visites « en vrai » de lieux dédiés aux arts visuels. Ce plaisir, je l'ai éprouvé chez Optica, en découvrant la première exposition solo à Montréal de l'artiste torontoise Sandra Brewster.

Sandra Brewster, dont les parents sont originaires du Guyana, attire une grande attention, dans son travail, à la pluralité des expériences de migration des communautés caribéennes. Et c'est tout en finesse que ses œuvres abordent les questions d'identité et d'image. La déconstruction du portrait ou de la représentation des personnes racisées ou noires est au cœur de son processus créatif. L'une de ses particularités est de s'appuyer sur la technique du transfert

d'images sur divers supports (papier, bois, vidéo), que ce soient des pages d'annuaires téléphoniques comme dans la série *Smith* (2011–2019) ou des portraits photographiques comme dans la série *Blur* (2018–2019). Cette technique du transfert d'images opère en fait comme une métaphore du mouvement, celui entre autres de la migration de sa famille, établie à Toronto depuis la fin des années 1960.

Dans la première salle, le regard est d'emblée happé par une galerie de 96 portraits argentiques noir et blanc en buste. Chose étrange, tous ces visages dont on cherche, en vain, à saisir les expressions demeurent flous. En effet, l'artiste a pris soin d'utiliser des temps d'exposition longs et de demander à ses modèles de bouger, de déborder du cadre, comme pour mieux défier le lourd héritage des pratiques photographiques héritées du colonialisme européen. Les identités au propre comme au figuré sont insaisissables, travaillées par les effets aléatoires du transfert que l'artiste relie aux expériences de vie complexes des communautés caribéennes. « *Blur*, c'est le corps noir en mouvement,



Untitled (Blur, Self), 2015 – 2016, photographie transférée sur bois / photography transferred onto wood, cinq panneaux / five panels, 152 × 1012 cm chacun / each, permission de / courtesy of Sandra Brewster et / and Georgia Scherman Projects

à la fois collectivement et individuellement », souligne Nalini Mohabir, professeure à l'Université Concordia, dans un essai commandé pour l'exposition. Je ne peux, pour ma part, m'empêcher de faire un lien avec le travail du photographe montréalais Serge Emmanuel Jongué

(1951–2006) qui « sous le signe du nomadisme, du voyage intérieur et de la quête identitaire, [a fait] place à une écriture plus personnelle tout en provoquant une réflexion critique sur les conceptions traditionnelles de l'identité et de nos mémoires¹ ».

Dans la seconde salle, on retrouve la suite de la série *Blur* (présentée dans son intégralité au Musée des beaux-arts de l'Ontario entre 2019 et 2020) – *Untitled (Blur, Self)*, un autoportrait flou transféré à répétition sur cinq grands panneaux de bois –, ainsi que la courte vidéo *Walk on by*, transfert d'un montage sommaire d'épreuves tournées avec une caméra Super 8 couleur. Au sujet de cette œuvre, Nalini Mohabir avance que « la douceur du flou et la qualité intemporelle (...) sous-entendent non pas une arrivée récente, mais de longs

monolithique ». En effet, les Smith de l'annuaire, comme les communautés noires, ne forment pas un tout issu de la même famille, pas plus qu'ils ou elles ne sont identiques ou n'agissent de la même manière... Autrement dit, il y a de multiples façons d'être Smith, comme d'être Noir.e. Dans un long entretien avec Nalini Mohabir diffusé sur YouTube², Brewster revendique le droit à l'opacité. Ce concept, introduit par le penseur de la créolisation Édouard Glissant, se décline dans des œuvres de Brewster où elle repense la condition

Sandra Brewster Works from series: Smith, Blur; Video: Walk on by

After long months of forced restraint, what a pleasure it is to return to visiting visual arts venues in person! I tested out this pleasure by going to Optica to see Toronto artist Sandra Brewster's first solo exhibition in Montreal.

Brewster, whose parents are from Guyana, attends closely to the multiple migration experiences of Caribbean communities and addresses in great detail

the random effects of the transfer, which Brewster links to the complex life experiences of Caribbean communities. “*Blur* is the Black body in motion, both collectively and individually,” notes Concordia University professor Nalini Mohabir, in an essay commissioned for the exhibition. For my part, I can't keep from thinking of the work of Montreal photographer Serge Emmanuel Jongué (1951–2006) who, “driven by nomadism, his inner voyage, and a quest for identity, [made] room for more personal writing while provoking a critical reflection of



Untitled (Blur), 2017 – 2019, 96 photographies transférées sur papier archive à l'aide d'un gel acrylique / transferred onto archival paper with acrylic gel, 25 x 18 cm chacune / each, permission de / courtesy of Sandra Brewster et / and Georgia Scherman Projects

récits de présence ». Dans ces images aux couleurs passées, de qualité volontairement amateur, les passant.e.s noir.e.s flânent et vaquent à leurs occupations quotidiennes dans les rues animées d'un Toronto insouciant, loin des caméras de surveillance.

Faisant face à *Blur*, une série plus ancienne et chère au cœur de l'artiste, *Smith*, reprend l'idée du portrait sériel sur trois panneaux tapissés d'une grille de visages oblongs, portant une coupe afro qui fait penser à la forme du continent africain. Il faut s'approcher de chacun de ces trois tableaux pour comprendre ce qui se trame derrière ces séries de visages anonymisés jusqu'à être effacés et blanchis à la chaux dans *Untitled (Whiteout)*. L'artiste a transféré dans ces visages sériels les innombrables pages de l'annuaire téléphonique ontarien où figure le nom Smith, l'équivalent de Tremblay au Québec. Dans cette série ouvertement engagée, Brewster affirme ainsi « [se moquer] de la notion de communauté noire

noire (*Blackness*), entre visibilité et invisibilité. Pour finir, la réponse la plus efficace à la stigmatisation des apparences ne se trouverait-elle pas dans le mouvement, comme le rappelle Nalini Mohabir, qui conclut qu'« à cette époque où la violence raciste contre les Noir.e.s se poursuit, le mouvement exige que nous nous souvenions que le changement advient grâce aux mouvements politiques. »

1 Mona Hakim, « Serge Emmanuel Jongué, Capter et narrer l'indicible », *Ciel variable*, n° 90, hiver 2012. 2 <https://www.youtube.com/watch?v=cWUuhVRgcZQ>

Érika Nimis est photographe, historienne de l'Afrique, professeure associée au département d'histoire de l'art de l'UQAM. Elle est l'auteure de trois ouvrages dont *Photographies d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba* (2005). Elle collabore à plusieurs revues et a co-fondé un blogue dédié à la photographie en Afrique : fotota.hypotheses.org/.

the questions of identity and image in her works. Deconstruction of the portrait and the representation of racialized and Black people are at the heart of her creative process. In particular, she transfers images onto various supports (paper, wood, video) – images incorporating phonebook pages, as in the series *Smith* (2011–19), or photographic portraits, as in the series *Blur* (2018–19). The image-transfer technique works as a metaphor for movement – that, among others, of her family's migration to Toronto in the late 1960s.

In the first gallery, our gaze is grabbed by a series of ninety-six black-and-white silver-print bust portraits. We seek, in vain, to grasp the expressions in all of these faces, which are strangely blurred. In fact, Brewster used long exposure times and asked her models to move, to go beyond the edges the frame, as if to defy the heavy heritage of photographic practices inherited from European colonialism. Both the actual and the figurative identities are elusive, troubled by

traditional ideas about identity and personal memory.¹

In the second gallery, we find the next part of *Blur* (presented in its entirety at the Art Gallery of Ontario in 2019–20), *Untitled (Blur, Self)*, a blurred self-portrait repeatedly transferred onto five large wood panels, and the short video *Walk on by*, a transfer of a short montage of prints shot in colour with a Super 8 camera. About this work, Mohabir writes that “the soft blurriness and timeless quality . . . implies not a recent arrival but long histories of presence.” In these images, in colours of the past, deliberately amateur in quality, Black passersby stroll and attend to their daily occupations in the lively streets of a carefree Toronto, far from surveillance cameras.

Facing *Blur*, an older series dear to Brewster's heart, *Smith*, takes up the idea of the serial portrait on three panels papered with a grid of oblong faces, topped by afros whose shape makes one think of the continent of Africa. We have to approach each of these three panels

to understand that what is woven behind this series of faces so anonymized – and literally whitewashed in *Untitled (White-out)*. Brewster transferred into these serial images some of the countless pages of the Ontario phonebook bearing the name Smith (the equivalent of Tremblay in Quebec). In this openly engaged series, Brewster states that she is “[making fun] of the notion of the monolithic Black community.” Indeed, the Smiths in the phonebook, like Black communities, do not form a whole from a single family, any more than they are identical or act in the same way. In other words, there are many ways of being Smith, just as there are many ways of being Black. In a long interview with Mohabir broadcast on YouTube,² Brewster claims the right to opacity. This concept, introduced by creolization thinker Édouard Glissant, is available in Brewster’s works in which she rethinks Blackness between visibility and invisibility. In the end, the most

effective response to the stigmatization of appearances is to be found in movement; as Mohabir notes, “In these continuing times of anti-Black racist violence, movement demands we remember that change begins with political movements.”

Translated by Käthe Roth

1 Mona Hakim, “Capturing and Narrating the Unspeakable,” trans. Käthe Roth, *Ciel variable*, 90 (winter 2012): 48. 2 <https://www.youtube.com/watch?v=cWUuhVRgcZQ>.

Érika Nimis is a photographer, historian of Africa, and associate professor in the Art History Department at the Université du Québec à Montréal. She is the author of three books, including *Photographies d’Afrique de l’Ouest. L’expérience yoruba* (2005). She contributes to various magazines and founded, with Marian Nur Goni, a blog devoted to photography in Africa: fotota.hypotheses.org/.



Walk on by, 2018, film Super 8 transféré en vidéo / transferred on video, couleur / colour, édition de / edition of 4, 2 min 28 s, permission de / courtesy of Sandra Brewster et / and Georgia Scherman Projects

Isabelle Hayeur

(D)énoncer

Plein sud, centre d’exposition en art actuel, Longueuil

12.09.2020 — 27.02.2021

Salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval

13.09.2020 — 7.03.2021

Galerie d’art Antoine-Sirois de l’Université de Sherbrooke

28.10.2020 — 13.03.2021



Adrift, 2019, capture d’écran / screen shot

D’emblée, la triple exposition (D)énoncer sur le travail de l’artiste multidisciplinaire Isabelle Hayeur a été l’un des moments forts de la rentrée automnale 2020 en arts visuels. Une rentrée certes fragile, pandémie oblige, marquée par des mesures de confinement en zigzag qui ont affecté de plein fouet le milieu des

arts et de la culture. L’annonce de la réouverture des musées et des lieux d’exposition, reçue avec soulagement, aura permis du même coup la prolongation des trois manifestations.

Projet ambitieux, (D)énoncer regroupe plus de 70 photographies grand format et six vidéos, en plus de la création

d’une plateforme numérique interactive et la production d’une imposante monographie. Pour circonscrire l’étendue du travail de l’artiste, la commissaire Mona Hakim a attribué à chacun des lieux une thématique distincte de l’iconographie d’Isabelle Hayeur. Se déclinant en trois éléments – l’eau, le territoire et l’engagement social –, cette division réunit un corpus d’œuvres en fonction

la détérioration de l’univers physique. En ce sens, le titre (D)énoncer, imaginé par la commissaire, s’avère une formule fort intéressante pour résumer en un seul mot l’essence de la démarche de l’artiste. Elle consiste à révéler, dans un rapport dialectique, les fractures entre un monde idéal et le monde réel. Prenons l’exemple de la série photographique *Underworlds* (2008–) et la vidéo *Adrift* (2019) au centre d’exposition Plein sud, l’instigateur du projet (D)énoncer. Sous des apparences souvent fascinantes, une flore sous-marine se contamine dans un milieu eutrophe en manque d’oxygène. L’attrait visuel de certaines scènes contraste avec les conditions dégradantes dans lesquelles les plantes évoluent. Une eau polluée où s’emprisonnent des spécimens aquatiques moribonds et des carcasses d’anciens navires. Les images fixes ou en mouvement montrent inexorablement une biodiversité qui se fragilise, autant sur le plan maritime que terrestre.

Sous le thème du territoire, la salle Alfred-Pellan aborde plusieurs séries photographiques portant cette fois sur les terrains vagues, les friches industrielles et l’habitat humain. Parmi elles, la série *Desert Shores* (2015–2016) se distingue par la force de son propos. Parcourant au sud de la Californie un ancien site balnéaire, l’artiste voit les impacts d’un désastre écologique. Maisons abandonnées, terrains en décrépitude, mer intérieure asséchée; l’endroit affichait jadis des publicités exaltant le charme de l’endroit et incitait les vacanciers à y investir. Triste revirement de situation, l’antithèse du rêve américain et du discours marchand; voilà le constat implacable que révèlent les photographies de cet ensemble. Le troisième volet de la manifestation à la Galerie

de problématiques environnementales particulières. À travers l’ensemble des thèmes, une constance demeure: témoigner de la dégradation des écosystèmes et de ses répercussions dans le tissu social, ainsi que sur nous-mêmes.

Artiste engagée, Isabelle Hayeur enregistre des faits et se prononce sur